

Texte écrit en 2007, modifié en 2013

Robert Bresson, comme à son habitude, s'était couché vers 21 heures.

Un vieux monsieur sympathique Robert. Ancien agriculteur, il vivait seul depuis une bonne quinzaine d'années. Sa femme s'en était allée rejoindre un pays d'où l'on ne revient jamais, un pays où des anges de tout sexe et tout âge se côtoient, un pays où la faim et la soif n'existent pas.

De plutôt petite taille, et ses 80 ans aidant, il marchait avec une canne. Il avait une voix assez grave, rocailleuse, et des yeux tristes. Tristes probablement de vivre seul depuis si longtemps, sans rien avoir à faire de ses journées si ce n'est aller chercher le journal, passer de son fauteuil à la chaise près de la table et de la chaise au fauteuil.

Avec sa maigre retraite il ne pouvait se payer une maison d'accueil, là où, peut être, il aurait passé des heures à discuter avec des anciens de son âge. Refaire le monde, parler de l'agriculture d'aujourd'hui et de celle qu'il avait connue.

De toute façon, Robert ne voulait pas quitter sa maison. Toute sa vie était là. Une vieille table en bois usée par le temps, une cuisinière digne des plus grandes brocantes, deux grandes armoires en chêne, une vieille télévision sur laquelle il n'y avait que 3 boutons pour les chaînes.

Jouxtant sa maison, il y avait une grange. Probablement qu'il y avait à l'intérieur de celle-ci, lorsque Robert n'était pas à la retraite, un vieux tracteur et quelques autres outils permettant de travailler la terre.

Souvent Robert ouvrait sa grange, prenait une valise posée sur une étagère, et passait plusieurs heures à farfouiller des papiers, des photos, toucher un vieux sac de cuir. Puis il rangeait le tout et remettait la valise sur son étagère.

C'était fin mai. Robert Bresson, après sa tisane du soir, s'était donc couché vers 21 heures.

Dehors, vers 22h30, le vent s'est levé, assez violent par moment. La journée fut assez chaude et des orages menaçaient. Au loin, mais ce n'était qu'au loin, des éclairs. De longs éclairs, tantôt blancs, tantôt orangés.

Le vent soufflait de plus en plus fort. Les veaux derniers nés avaient renoncés à se tenir debout et s'étaient couchés dans les prés. Une poubelle oubliée volait dans la rue.

Les éclairs qui étaient encore loin il y avait à peine quelques minutes étaient maintenant au dessus du village.

Moment surréaliste pour ceux qui vécurent ces instants.

Il n'y avait pas 2, pas 3 ni 4 éclairs, mais des dizaines. Il faisait nuit, et pourtant on aurait dit qu'il était midi.

Mis à part le vent, il n'y avait aucun bruit.

Puis soudain...une explosion, puis une autre, et une autre encore. Les maisons tremblaient, les vitres tremblaient, tout vibrait de façon incroyable. Les coups de tonnerre se succédaient, les uns à la suite des autres, les uns en même temps que les autres.

Chaque habitant du village était terré chez lui, avait débranché tout ce qui pouvait l'être.

Les éclairs et le tonnerre ne faisaient plus qu'un. Lumière aveuglante et explosions sans discontinuer. Durant presque 1 heure. C'est long une heure lorsqu'on a peur.

Mis à part le vent toujours très fort, le calme et l'obscurité revinrent. Et soudain...

Des bruits de pas, des cris. Des camions de pompier.

Robert a vu sa porte d'entrée voler en éclat, des hommes avec un casque sur la tête se précipiter vers lui, le soulever comme s'il ne pesait rien, et le traîner à l'extérieur. « mais qu'y a-t-il vindieu », « mais lachez moi » hurlait-il .

« Viens Robert, ta maison brûle. »

« attendez, laissez moi prendre quelques affaires ».

« Pas le temps Robert ».

Pas le temps en effet, la maison s'embrasa comme si elle fut construite en paille. En 10 minutes à peine le toit s'effondra, donnant ainsi à l'incendie l'air nécessaire pour continuer de plus bel ses ravages. En à peine 2 heures il ne restait rien, ni de la maison, ni de la grange. Le vent s'était enfin calmé. Les pompiers faisaient de leur mieux mais....il était trop tard. Bien trop tard.

Robert regardait sa maison. Ce qu'il en restait. Il demanda à s'asseoir et quelqu'un lui apporta une chaise. Juste avant qu'il ne s'évanouisse, de désespoir.

Le lendemain, il y avait encore des fumerolles. Robert se tenait devant ce qu'il restait de la grange. Plus de portes, murs de pierres en partie détruits. Des amas calcinés, des poutres tombées et enchevêtrées pouvant laisser imaginer des formes grotesques. Et...là.. Comme par miracle, une cavité sous toutes ces décombres. Un bout de mur avec une étagère et sur celle-ci, une valise.

Robert l'a vu.

Je passais devant et venais lui exprimer toute ma sympathie. Il me prit le bras, et me demanda de bien vouloir aller chercher la valise. Son regard me suppliait.

Une poutre s'effondra, pas loin, tandis que je m'avançais dans cette désolation. Parfois, sous mes chaussures, des braises encore brûlantes. Des craquements inquiétants laissaient prévoir d'autres effondrements. J'atteins la valise, la pris, et revins vers Robert, à l'extérieur en sécurité. Elle était lourde, très lourde.

Le cuir épais n'avait pas trop souffert. Les fermetures éclair étaient en piteux état. Robert, trop tremblant me demanda de l'ouvrir. J'ai tiré, j'ai forcé, et je l'ai enfin ouverte. A l'intérieur..... De l'eau, que de l'eau, et quelques restes de papier calcinés, ainsi qu'un vieux sac de cuir que je tendis trempé à Robert. Il le saisit et le serra sur son cœur tout en tournant les talons pour s'en aller, les épaules encore plus voûtées qu'avant.

Avant que les restes de sa maison ne soient définitivement démolis, Robert est venu tous les jours et passaient plusieurs heures, là immobile, à regarder ce qui avait été toute sa vie. Probablement pensait-il aussi au contenu de la précieuse valise parti en fumée.

Et Robert est parti. Nul ne l'a plus revu. Une nouvelle maison a été reconstruite pour lui. Il ne la vit jamais.

Robert a été enterré le 14 mai 2013. Voyage en paix, vieil homme.

Eric Eychenne